

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

POUR UNE PÉDAGOGIE DE SUBTILITÉ

| Elise FREINET

Les nombreux visiteurs qui passent par notre Ecole Freinet, soit par sympathie réelle, par besoin de constater ou par simple curiosité, s'étonnent pour la plupart que nos enfants « libres » soient si respectueux de ce décor artistique qui est la marque de notre maison. La liberté étant, en tous lieux, très mal portée, il est presque normal de lire sur les visages l'ironie réticente qu'elle suscite chez des adultes voués à la discipline comme le Saint à son silice. Et quand les enquêteurs se sentent à l'aise, qu'ils ont vu ce qu'ils voulaient voir, entendu ce qu'ils voulaient savoir de la bouche même des enfants-cicérones qui les conduisent jusque dans les lieux les plus inattendus, que pensent-ils les visiteurs du dimanche ou du jeudi ?

Ils pensent tout d'abord que c'est une bien grande entreprise que de faire courir sur tant de murs des créations, plus ou moins *esthétiques*. Sans préjuger de la valeur « intrinsèque » des œuvres, les surfaces décorées sont d'une telle ampleur qu'elles défient semble-t-il « l'habileté manuelle », « le pouvoir d'invention » et surtout « la patience » de cet enfant qui, parce qu'il est « libre » est prime-sautier et instable, « incapable de se discipliner » et de s'astreindre à des œuvres de si grande haleine. N'y a-t-il pas là une sorte d'abus d'attention préjudiciable à l'équilibre de la personnalité enfantine ?...

Ils pensent aussi qu'il y a ici comme partout ailleurs, des chambardeurs, des casses-pipes, sollicités par les monstres qu'ils créent sous l'effet d'une « spontanéité coupable » et que toutes choses considérées, il se pourrait bien, Freud aidant, que les délires schizophrènes ne soient pas sans danger pour l'avenir mental de ces jeunes imprudents...

Ils pensent que ce n'est pas par ce chemin là, des dessins incorrects autorisés, que l'on apprendra à ces « enfants anormaux » à voir le monde comme il est et à le reproduire comme il le mérite.

Ils pensent surtout que le talent est chose rare et que, à notre insu, il risque fort de sombrer — si toutefois il existait — dans ces débordements inquiétants de la ligne et de la couleur que notre naïveté bien imprudente légitime.

Ils pensent enfin comme le disait un jour un « esprit fort », qui par l'effet d'une gymnastique cérébrale bien menée avait atteint le dernier barreau de l'échelle administrative, *que c'est pour finir, beaucoup de temps perdu. A onze ans, un enfant normal ne doit plus s'amuser à des improvisations douteuses, mais entrer en sixième. Les retardés ne sont pas normaux. L'improvisation artistique ne fait que compliquer leur cas.*

Ils pensent... Mais arrêtons-nous car, dit Pinus l'illettré-poète, « *tout ça c'est des blagues : ils ne savent pas comme on pense* ». Parce que justement notre Pinus connaît à onze ans, le plaisir de penser. Il sait écouter les merveilleuses résonances du monde dans son âme attentive aux moindres frémissements de vie ; il sait méditer sur les êtres multiples qui naissent et se dissolvent en lui. Il va en plein accord avec la nature insondable sans que sa pensée ne se sépare de son être heureux pour prendre des initiatives arbitraires qui ne seraient point sorties de son essence première. Et c'est pourquoi Pinus a grande pitié des hommes qui ont oublié que la jeunesse toujours enchantera le monde et qu'il les juge sévèrement.

Peut-être Pinus a-t-il tort. Peut-être les visiteurs du dimanche ont-ils raison si l'on croit que lier commerce avec l'étude est plus important que lier commerce avec soi-même pour apprendre à sortir de sa solitude. Car tous nos enfants retardés sont au premier chef des solitaires. M. l'Inspecteur général ne sait pas cela, et c'est pourtant la chose la plus grave qui puisse advenir à un enfant. Il ne sait pas que le don de soi est le premier geste qui sauve et que chacun se donne comme il peut. C'est peut-être la meilleure science pédagogique que celle qui sait discerner dans l'enfant perdu dans son isolement le premier élan de donation. Celui qui sait accueillir cet élan dans son mystère ou son évidence, est déjà un éducateur même s'il l'ignore, même s'il n'a pas les titres qui le consacrent. Les plus beaux instants d'une existence sont faits des plus belles rencontres qu'elle a vécues.

A nos journées de Vence, il est des camarades qui ne mettent pas les pieds dans nos salles d'exposition, absorbés qu'ils sont par leurs travaux de spécialistes et indifférents qu'ils demeurent aux activités de « temps perdu ». Je ne suis du reste pas très sûre, qu'ils ne nous fassent pas grief dans leur for intérieur

de porter quelque préjudice aux nécessités raisonnables de l'instruction...

Mais qu'un grand, qu'un véritable artiste « passe par chez nous » alors s'éveillent les intelligences du cœur et notre humble école devient cathédrale, œuvre collective, éclore comme une fleur et d'un pouvoir indiscuté : on y sent passer la ferveur des Imagiers de l'Enfance si semblables à ceux du Moyen Age par la grande espérance qui les anime et le coude à coude qui les soutient. Le maître-d'œuvre y propose l'ouvrage et chacun apportant sa lumière personnelle l'embellit, la fait chanter chaque jour un peu plus haut dans le chœur innombrable. Et la fresque s'ordonne d'elle-même comme s'ordonnent les lueurs d'aube pour faire briller les matins : une méditation à peine perceptible et qui d'un coup anime la main et donne un visage somptueux au rêve le plus ténu.

L'étonnant est que les images ont un pouvoir d'incantation et de chaleur communicative. La joie des yeux, c'est aussi la joie de l'âme. C'est naturel et immédiat comme un chant d'oiseau ou un murmure d'eau-vive. La grande force de nos enfants c'est d'être animés

par une volonté d'aimer qui, parce qu'elle est démarche exclusive, souveraine, gagne l'amour des autres.

Les artistes sont les premiers à se laisser prendre au piège. Nos enfants, tout naturellement, avec la simplicité qu'exige l'évidence, se sentent de plain-pied avec eux. Il arrive que les plus grands faiseurs d'images envient à nos gamins ce pouvoir d'invention sans limites qui n'a jamais à se soucier de renommée à parfaire ou de risques mercantiles. « *De quatre à huit ans, dit Picasso, on a sa meilleure forme. Après on se prolonge* ».

Mais voilà ! c'est justement la valeur des créations enfantines des quatre à huit ans qui est pédagogiquement la plus discutée !... Comprenez bien ! à ce moment-là, rien n'est *logique* et fi ! tout est *spontané* !

Pour finir, qui donc se trompe ? Les artistes ou les pédagogues ? Il faut essayer d'y voir clair ou tout au moins d'affronter la vie sans remords.

(à suivre.)

Elise FREINET.

